La plus grande erreur de l'Occident : L'émergence d'une nouvelle Russie et la nécessité de ressentir plutôt que de savoir

Par Frank , 3 juillet 2026

La plus grande erreur de l'Occident : L'émergence d'une nouvelle Russie et la nécessité de ressentir plutôt que de savoir



West's BIGGEST Mistake: New Russia Rising | Vitaly Mironov

Par Frank Dumon

Dans la folie géopolitique actuelle, où les médias occidentaux martèlent quotidiennement la nécessité d'une escalade et d'un réarmement militaire, une voix s'élève de Moscou, radicalement différente. Ce n'est pas une voix d'agression, mais celle d'une tristesse profonde, historiquement enracinée, et un appel désespéré à l'humanité. Vitaly Mironov, directeur du Forum international de Pskov pour la paix et l'amitié entre les nations, offre dans une conversation récente avec Pascal Lottaz de Neutrality Studies une fenêtre sur l'âme russe qui reste hermétiquement fermée pour la plupart des Occidentaux. En tant que personne ayant elle-même travaillé au Vietnam il y a des décennies et y ayant appris à comprendre la complexité de la culture et de la souveraineté, les mots de

Mironov résonnent profondément.

Ils nous rappellent une vérité fondamentale que l'Occident contemporain, aveuglé par son propre complexe de supériorité morale, semble avoir oubliée : on ne peut pas humilier un peuple sans en subir les conséquences.

Le pont qui a été démoli

Mironov décrit sa mission comme celle de bâtir des ponts dans une période d'extrême danger. Le Forum de Pskov, situé sur la frontière historique entre les mondes russe et occidental, se voulait un lieu de rencontre pour les analystes, les artistes, les historiens et les philosophes. L'objectif était simple mais révolutionnaire : se revoir en tant qu'êtres humains, et non plus comme des images de l'ennemi créées par la propagande. « La propagande, en particulier occidentale, fait tout ce qu'elle peut pour détruire ce pont que nous possédons depuis des siècles », affirme Mironov.

En tant qu'observateur belge, et en tant qu'auteur s'intéressant aux séquelles du « siècle de la honte » en Asie du Sud-Est, je vois ici un parallèle qui exige toute notre attention. Tout comme l'Occident a méprisé les nations asiatiques pendant des décennies, partant du principe qu'elles n'étaient que des objets de la civilisation occidentale ou de l'exploitation économique, il méprise aujourd'hui la Russie. L'arrogance est identique. Mironov qualifie l'Occident de « snob ». Il ne veut pas comprendre les intérêts nationaux de la Russie, et encore moins les respecter. Cette attitude snobe n'est pas nouvelle ; c'est le péché originel d'une Europe qui pense que l'histoire s'est arrêtée avec la chute de l'Union soviétique, et que tout écart par rapport au modèle libéral néolibéral est une aberration qui doit être corrigée, si nécessaire par la force.

De Poutine le bâtisseur de ponts à Poutine le représentant de la volonté populaire

L'un des malentendus les plus douloureux en Occident est la perception de Vladimir Poutine. Pendant des années, il a été vu comme un partenaire, voire un ami. Quiconque oublie l'histoire est condamné à la répéter, mais quiconque ignore l'histoire récente agit par malveillance. Poutine était pro-occidental. Il a été le premier dirigeant mondial à appeler George W. Bush après les attentats du 11 septembre 2001. Il s'est exprimé devant le Bundestag allemand, a reçu des ovations debout et a cherché un rapprochement avec l'OTAN. Dans mes propres notes, je me demande : pourquoi cette hostilité ? Poutine voulait même rejoindre l'OTAN. La

réponse ne se trouve pas à Moscou, mais à Washington et à Bruxelles.

Mironov affirme qu'il y a maintenant un « autre Poutine ». Non pas parce que l'homme lui-même a fondamentalement changé, mais parce que le contexte a radicalement basculé. Jusqu'en 2023, Poutine a tenté de maintenir le pont par la diplomatie. Mais lorsque les dirigeants occidentaux ont ouvertement déclaré en 2024 que leur objectif stratégique était le démantèlement de la Russie, le rideau est tombé. « On ne peut rien dire de mieux pour faire comprendre aux Russes ce qui se passe que de dire : nous voulons dépecer votre pays », explique Mironov.

Ce fut le moment où la population russe, pour la première fois depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, s'est réveillée en masse.

L'Occident croit toujours au récit selon lequel la population russe est opprimée, pauvre et attend l'opportunité de renverser Poutine. Mironov balaie résolument cette illusion d'un revers de main. Les Russes ne s'opposent pas à leur gouvernement par peur ; ils soutiennent leurs dirigeants parce qu'ils réalisent qu'il ne s'agit plus seulement de l'Ukraine, mais de la survie de la Russie en tant qu'entité souveraine. Le soutien occidental à ce que Mironov appelle le **« régime nazi »** en Ukraine occidentale est perçu comme une menace existentielle. Les Russes ont ouvert les yeux : ce n'est pas un malentendu, c'est une tentative délibérée de destruction.

La « Volonté Forte » : Un phénomène historique

Pour comprendre la réaction russe actuelle, nous devons abandonner les calendriers occidentaux et nous pencher sur l'histoire mentale russe. Mironov introduit le concept de la « Volonté Forte » (en russe : tverdaya volya). Il ne s'agit pas d'une colère passagère, mais d'un schéma historique profond qui surgit environ une fois par siècle lorsque la souveraineté ou la culture russe est menacée.



Il cite des exemples historiques : la lutte contre l'invasion mongole au XIIIe siècle, qui a mis 200 ans à se résoudre ; la lutte de Pierre le Grand pour l'accès à la mer Baltique, qui a duré 150 ans ; et les guerres avec la Pologne au XVIIe siècle, où la Russie a combattu pendant 29 ans rien que pour la rive gauche du Dniepr. Aujourd'hui, affirme Mironov, la Russie se trouve à nouveau dans une telle période de

« Volonté Forte ».

C'est un point crucial pour les décideurs politiques occidentaux qui pensent que les sanctions et les guerres par procuration feront rapidement plier la Russie. Ils ne comprennent pas l'échelle de temps. Ils ne comprennent pas que pour les Russes, la sécurité et l'existence culturelle l'emportent sur le confort économique. Comme le dit Mironov : « Pour nous, les problèmes sociaux ou les besoins personnels sont secondaires. Le plus important, c'est notre sécurité, la protection de notre culture et de notre existence historique. »

La leçon du prisonnier allemand : Ami ou ennemi ?

Ici, la conversation touche une corde sensible chez moi. Durant mes années à Hanoï (1982-1988), alors que je travaillais à la construction de la filature de Hanoï de 100 000 broches et que je logeais à l'hôtel Le Thang, j'ai appris à connaître des Vietnamiens qui avaient traversé des décennies de guerre. Ils partageaient une sagesse universelle pour les peuples souvent envahis : traitez-nous avec respect, et nous serons vos meilleurs amis ; tentez de nous soumettre, et nous deviendrons vos ennemis les plus mortels. Mironov partage une histoire presque identique.

> Son grand-père, vétéran de la Grande Guerre patriotique, a eu une discussion avec un prisonnier de guerre allemand qui était également un vétéran de la Première Guerre mondiale. L'Allemand a dit : « Les Russes sont les meilleurs amis si vous ne leur voulez pas de mal. Vous ne trouverez pas de meilleurs amis que les Russes. Mais si vous les traitez mal, si vous voulez prendre leurs terres ou détruire leur culture, alors vous trouverez en Russie les pires ennemis. »

Ces mots sont plus pertinents aujourd'hui que jamais. L'Occident a choisi la seconde option. En bannissant la langue et la culture russes de l'espace public en Occident, en réécrivant l'histoire russe comme un simple récit d'impérialisme, et en appelant ouvertement à la fragmentation de la Fédération de Russie, l'Occident a réveillé le « pire ennemi » en Russie. C'est une prophétie autoréalisatrice de proportions épiques.

La Grande Guerre patriotique : Une question de ressenti, pas de savoir

Un autre point important soulevé par Mironov est la différence entre « savoir » et « ressentir ». L'Occident prétend « connaître » la Russie, mais cette connaissance est superficielle et souvent péjorative. En Allemagne, « Russlandversteher » (quelqu'un qui essaie de comprendre la Russie) est devenu une insulte. Mais ce qui manque à

l'Occident, c'est le ressenti.

Mironov explique pourquoi les Russes parlent de la « Grande Guerre patriotique » et pas seulement de la Seconde Guerre mondiale. Pour l'Occident, c'était un conflit mondial ; pour la Russie, c'était une lutte à mort sur son propre territoire. La perte de 27 millions de personnes – 7 millions de soldats et 20 millions de civils – est inconcevable pour l'esprit occidental. La famille de Mironov a perdu huit hommes. À Pskov, près de la frontière estonienne, il a vu la population chuter de 50 000 à 350 habitants après l'occupation allemande. Oui, de cinquante mille à trois cent cinquante. Ces traumatismes sont inscrits dans la mémoire collective, dans les gènes.

À Pskov, dans le silence des forêts où des millions de Russes sont morts, juste à la frontière et à seulement 500 mètres de l'OTAN, on ressent la menace. Non pas parce que la Russie est agressive, mais parce que l'on réalise que l'autre côté – l'OTAN – est là pour vous menacer. C'est une prise de conscience terrifiante : les « protecteurs » sont en réalité la source du danger.

L'Ukraine : Victime de la géopolitique occidentale

Mironov est réaliste mais optimiste quant aux relations futures avec l'Ukraine. Il reconnaît l'horreur de la guerre actuelle, mais rappelle que les Russes et les Ukrainiens partagent mille ans d'histoire commune. La culture et la langue sont étroitement liées ; de nombreux Ukrainiens parlent encore russe, malgré les tentatives de Zelensky de l'interdire – une politique que Mironov qualifie de « démente ». Plus importante encore est la réalité économique et sociale. Mironov affirme que l'Occident ne veut pas vraiment des Ukrainiens ; ils sont utilisés comme du « combustible pour le feu » de la guerre. En Russie, en revanche, vivent près de 4 millions de réfugiés ukrainiens, soit plus que dans tout autre pays. Les Russes ne détestent pas les Ukrainiens ; ils les voient comme des frères qui ont été égarés par les puissances occidentales. « L'Occident se bat jusqu'au dernier Ukrainien », cite implicitement Mironov en référence à l'analyse de critiques occidentaux comme Charles Freeman.

> Et maintenant, prévient-il, l'Occident menace de se battre jusqu'au dernier Européen. La solution ne réside pas dans une victoire militaire, mais dans la restauration des liens. Mironov croit que dans 10, 15 ou 20 ans, la paix reviendra. Mais cela ne sera possible que si l'Occident cesse d'utiliser l'Ukraine comme un pion dans son jeu géopolitique visant à détruire la Russie.

Le rôle des gens ordinaires : Bâtir des ponts en temps de guerre

Que pouvons-nous faire, nous, les gens ordinaires en Occident ? Le message de Mironov est clair : continuez à chercher le contact. Ne sous-estimez pas le pouvoir des interactions d'homme à homme. Le Forum de Pskov a prouvé que des analystes, des artistes et des penseurs de différents pays peuvent se rassembler, s'écouter et ressentir.

Pour moi, en tant qu'écrivain travaillant sur un livre traitant de l'émergence de l'Asie du Sud-Est après un siècle de domination occidentale, c'est une leçon d'humilité. Nous devons cesser d'imposer nos récits. Nous devons cesser de diaboliser des cultures que nous ne comprenons pas. Nous devons, comme le dit Mironov, « ressentir l'histoire » au lieu de simplement en connaître les faits. L'hostilité envers les Russes est irrationnelle et contre-productive. Elle crée précisément le monstre qu'elle prétend combattre. Si nous voulons ouvrir les yeux des Occidentaux « endoctrinés », nous devons commencer par l'empathie. Non pas par pitié, mais par respect pour les traumatismes historiques et l'aspiration à la souveraineté d'un peuple dont le territoire est le champ de bataille de l'Europe depuis des siècles.

Conclusion : L'optimisme comme arme pour la paix

Mironov termine par un constat remarquable : « La Russie est un pays d'optimistes ». Sans optimisme, la Russie n'aurait jamais survécu. Et il a raison : le pessimisme mène à la passion et à la défaite, l'optimisme à l'action et à la survie. Mais cet optimisme n'est pas naïf. Il a été forgé par le feu et le sang.

L'Occident est à la croisée des chemins. Nous pouvons poursuivre sur la voie de l'escalade, poussés par un refus snob d'accepter la réalité russe, au risque d'une catastrophe nucléaire. Ou bien nous pouvons choisir la voie de Pskov : la voie du dialogue, de la culture, du ressenti de l'autre. Pour moi, Frank Dumon, qui repartirai bientôt pour l'Asie du Sud-Est afin d'y entamer un nouveau chapitre, la leçon est limpide. Le monde n'est pas noir ou blanc. L'« ennemi » n'est souvent qu'un voisin qui se sent menacé. Apprenons à écouter avant qu'il ne soit trop temps. Réparons les ponts que nous avons brisés.

> Car comme le savait déjà le prisonnier allemand : le Russe est votre meilleur ami, si tant est qu'on lui laisse l'espace pour l'être. La plus grande erreur de l'Occident n'est pas d'avoir sous-estimé la Russie, mais de ne pas l'avoir ressentie. Et c'est une erreur que nous ne pouvons pas nous permettre.

Vitaly Mironov chez Neutrality Studies par Pascal Lottaz sur YouTube